

buée avec ordre et goût, dont se compose la première livraison de la *Nouvelle-France*. Nous lui disons de tout cœur : *Ad multos annos !*

LIVIVS.

A propos de conférences

J'ai jeté les yeux, par hasard, sur un volume dont l'intérêt me captive depuis quelques heures. Je m'en détache à regret, pour formuler ici les réflexions que cette lecture m'a inspirées.

Il s'agit du recueil des *Conférences publiques* données à l'Université Laval de Québec, en 1900-1901, et qu'on a eu l'heureuse idée de réunir en un fort volume de près de 400 pages.

Et je dis que l'idée est heureuse ; je devrais peut-être ajouter qu'elle est patriotique. Je veux dire pourquoi.

J'ai là, devant moi, une douzaine de conférences littéraires, historiques et scientifiques, fort bien faites, bourrées de connaissances, écrites dans un style clair, limpide, alerte, impeccable, et qui atteint souvent l'éloquence. Leurs auteurs, Mgr Laflamme, M. l'abbé A.-H. Gosselin, M. J.-E. Prince, avocat, M. Adjutor Rivard, avocat, M. l'abbé Stanislas A. Lortie, M. l'abbé H. Simard, l'honorable Thomas Chapais, et M. J.-E. Roy, ont dû s'imposer un labeur considérable pour préparer ces travaux de grand mérite, pendant les rares loisirs que leur laissent leurs occupations de chaque jour, non en vue d'un avantage matériel quelconque, mais dans le seul but de cultiver chez nous le goût des choses de l'esprit.

Pourtant, si quelques-uns de ces hommes ont acquis dans notre public une certaine notoriété, ce n'est point généralement que leurs œuvres littéraires ou scientifiques les aient mis en lumière. Il semble entendu que les nôtres ne peuvent guère produire, sous ce rapport, quelque chose qui vaille la peine d'être remarqué.

Si un étranger vient à passer chez nous, on lui fait fête ; nos grands journaux sont pleins de ses faits et gestes, s'attachent à tous ses pas, répètent ses moindres paroles. Et chaque année, il arrive que, pour condescendre à cette

disposition de notre esprit, on doive faire venir d'Europe, à grands frais, des conférenciers qu'on installe pompeusement dans la chaire de littérature de nos universités ou dans la chaire sacrée de nos églises ; et les foules courent les entendre ; on ne parle que d'eux pendant tout un carême, leur conférences servent de thème aux causeries mondaines de toute une saison.

Mais ces conférenciers sont-ils bien supérieurs aux nôtres, en réalité ? Se sont-ils acquis une réputation universelle, et leurs écrits ont-ils jamais été cités comme des modèles de genre ?

Les conférenciers qui nous sont venus de France, depuis quelques années, nous ont paru des hommes de talent ordinaires ; il nous semble qu'ils ont ici, au Canada, une foule d'égaux, et même de supérieurs.

Ils n'ont pas même été très remarquables dans leur pays ; ils ne sont pas généralement connus comme orateurs hors ligne, ni même comme écrivains de grand mérite. On les a pris, pour ainsi dire, dans la foule pour nous les envoyer, les jugeant assez bons pour nous. Il est admis que nous ne sommes pas difficiles.

Et en réalité, nous ne le sommes pas. Pendant mon séjour à Montréal, j'ai entendu à peu près tous les conférenciers français qui ont passé au Canada ; j'ai entendu M. René Doumic, M. Edouard Rod, M. le chanoine de Montigny, M. de Labriolle, M. Laurentie, qui occupe actuellement la chaire de littérature à l'Université Laval de Montréal et auquel je n'en veux certes pas ; j'ai entendu Mgr Rozier dans sa gloire, et d'autres encore dont les noms m'échappent ; et, ma foi, je n'ai trouvé aucun d'eux assez supérieur aux nôtres—aux conférenciers de l'Université Laval de Québec, par exemple—en exceptant peut-être M. Brunetière, pour nous justifier de reléguer si loin dans l'ombre qu'ils projettent toutes nos sommités nationales.

Or en parcourant, tantôt, le volume de conférences que j'ai sous les yeux, une idée m'a frappé : une idée follement présomptueuse, peut-être, mais que je veux tout de même exprimer.

Les hommes de talent ne man-

quent point, chez nous. Nous en avons une foule, qui se sont développés d'eux-mêmes, au prix de labeurs incessants accomplis pendant leurs loisirs et au milieu de difficultés sans nombre provenant de la nature peu littéraire du milieu. Et pourtant, plusieurs ont acquis une culture remarquable ; ils pourraient figurer avec avantage dans une chaire de littérature. Des hommes comme le R. P. Lalande, S. J., M. l'abbé Labelle, P. S. S., M. l'abbé Bourassa, M. Henri Bourassa, M. J. B. Lagacé, l'hon. M. J. Royal, à Montréal ; comme l'honorable M. Chapais, M. l'abbé L.-A. Paquet, M. l'abbé Roy, M. Adj. Rivard, M. J.-E. Prince, à Québec, pour n'en citer que quelques-uns, ne sont point les derniers venus sous ce rapport.

La chaire de conférences de l'Université Laval a vu des jours glorieux, et les noms de Mgr Bégin, de Mgr Bruchési, alors professeurs, de feu Mgr Paquet et de l'honorable juge Routhier n'y sont pas encore oubliés.

Ce serait une œuvre patriotique que d'ouvrir la carrière littéraire,—carrière qui n'existe pas encore chez nous—en mettant quelques-uns d'entre eux,—quelques-uns des nôtres, en tout cas,—à même de compléter leurs études, ou d'aller puiser aux meilleures sources les connaissances dont ils ont besoin.

Les sommes dépensées pour faire venir de l'étranger des conférenciers, qui ne valent pas mieux que les nôtres, ne nous profitent aucunement. Et c'est certainement une faute, au point de vue national, que de confirmer, sous le rapport de la culture intellectuelle, l'idée que les étrangers conçoivent de notre infériorité, si réelle qu'on la veuille supposer.

C'est un travers déplorable que de prétendre qu'il nous faille constamment douter de nos forces et recourir à l'étranger pour parler notre propre langue.

Nos compatriotes anglo-saxons, et nos voisins, les Américains, l'ont constaté ; ils ont conclu que le français que nous parlons ici est fort différent de celui qui se parle en France, et fort inférieur, puisque nous n'avons pas d'autre ressource que d'aller chercher l'enseignement de l'autre